

moynes. Voyons, quelles sont les mesures les plus urgentes à prendre, selon vous ?

— D'abord, modifier le personnel des bureaux de l'état-major général. C'est le bureau de l'armée. C'est lui qui impressionne et gouverne tout le corps. Il est la source de tout le mal.

— Oui, Billot lui-même a déclaré que c'était une « jésuiterie ». Après ?

— Rassurer par des actes significatifs les officiers républicains, leur rendre l'espoir, leur permettre de relever la tête.

Informations RÉGIONALES

La tentative d'assassinat de Tourcoing

MORT AU BAGNE DE PAVÈRE

Qui ne se souvient de cette affaire aussi dramatique que romanesque qui se déroula à Tourcoing en novembre 1906.

Tentative d'assassinat en plein midi du directeur de la succursale de la Société Générale et de sa dame, par deux bandits masqués et armés de malfaques en caoutchouc. Les coupables étaient Jules Favore père et fils, dit Pavère.

Le fils était employé à la Banque, et c'est à l'aide d'une fausse-clef qu'il avait fait fonctionner qu'il s'introduisit avec son père dans les locaux de la Société Générale.

Jules Favore père, qui était âgé de 48 ans, fut condamné à 20 ans de travaux forcés. Nous apprenons qu'il est décédé le 3 février dernier, à Saint-Laurent (Guyane).

Le fils Favore, fut condamné à 7 ans de réclusion qu'il purge à Clairvaux.

Un éboulement aux Mines d'Aniche

Mort d'un ouvrier mineur

Vendredi, à la fin de leur journée de pénible labeur à la fosse d'Archevêque de la Cie d'Aniche, âgé à Somain, les mineurs Joseph Wulpiez, âgé de 29 ans, et Jules Lessens, se disposaient à regagner l'accrochage pour remonter quand ils entendirent tomber quelques cailloux dans la cheminée d'air par où ils voulaient se rendre compte de l'éboulement. A peine étaient-ils sur les lieux qu'un énorme bloc de pierre se détacha (une cloche), renversant Wulpiez et lui comprimeant fortement la tête sur «a» dalle.

Dans cette position, plus précieuse, les maîtres mineurs implorèrent le secours. Son camarade Lessens, blessé lui-même ne put soulever la pierre meurtrière et ce ne fut qu'à l'arrivée d'autres mineurs que le pauvre Wulpiez put être débarrassé ; hélas ! la mort avait fait son œuvre.

Quant à Lessens, ses blessures sont heureusement sans gravité.

A propos des Victimes de Courrières

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié les articles que nous avons publiés dans le journal *La Dépêche*, pour commenter la façon dont la Loge de Béthune avait cru devoir distribuer les secours dont elle disposait.

Et même un de nos rédacteurs a pris la peine de réclamer et blâmé verbalement les propos de notre chroniqueur.

Nous recevons aujourd'hui, de M. le Président de la Loge de Béthune et au nom de cette Loge, la communication suivante, que nous insérons bien volontiers :

Béthune, le 13 juin 1906.

« Nos lecteurs ont annoncé que la Loge maçonnique de Béthune distribuerait inégalement aux compagnons les victimes de Courrières, les secours qu'elle leur avait alloués. »

Nous recevons aujourd'hui, de M. le Président de la Loge de Béthune et au nom de cette Loge, la communication suivante, que nous insérons bien volontiers :

Béthune, le 13 juin 1906.

« Nos lecteurs ont annoncé que la Loge maçonnique de Béthune distribuerait inégalement aux compagnons les victimes de Courrières, les secours qu'elle leur avait alloués. »

Nous recevons aujourd'hui, de M. le Président de la Loge de Béthune et au nom de cette Loge, la communication suivante, que nous insérons bien volontiers :

Béthune, le 13 juin 1906.

« Nos lecteurs ont annoncé que la Loge maçonnique de Béthune distribuerait inégalement aux compagnons les victimes de Courrières, les secours qu'elle leur avait alloués. »

que les gens à principes tergiversent il est nécessaire de nous en rendre compte. C'est, en effet, à peu près le prix du temps de M. Rockefeller. Le chèque a été refusé et l'audacieux journaliste est bien persuadé qu'il a offert de payer les plus forts appointements qui se gagnent dans le monde.

Tirons-le de son erreur. Le roi de la malle, en ce qui concerne de fer vient d'être avancé non pas par un homme, mais par un cheval, ce qui ne saurait passer pour une constance consolante.

« Spearmin », premier du Grand-Prix de Paris, a gagné sa victoire en trois minutes dix-huit secondes et cet effort lui a rapporté trois cent mille francs environ.

Comparé avec cette bête dont Buffon avait bien raison de dire qu'elle était la plus noble conquête de l'homme, notre isolé de Compagnon n'est plus qu'un chétif restier bien né, d'este, bien pauvre, un vulgaire gagne-petit.

En suivant un raisonnement rigoureusement arithmétique pour demander, durant deux minutes, à « Spearmin » son avis sur l'importance de la conquête de la plus noble conquête de l'homme, notre isolé de Compagnon n'est plus qu'un chétif restier bien né, d'este, bien pauvre, un vulgaire gagne-petit.

Le Roi du Pétrole

Il paraît que le roi du pétrole, M. Rockefeller, qui vient d'arriver en France et qui a environ cinq cent mille francs à dépenser par jour de 473 francs par minute — n'est pas un homme heureux.

J'en ai reçu la nouvelle sans émotion et pas une minute, l'idée m'est venue de plaindre M. Rockefeller. Mon temps, évidemment, est loin de valoir le sien. Tout de même c'eût été le gaspiller que de gêner et de le laisser guilletter à la pensée qu'un citoyen dont le revenu journalier est d'un demi-million n'est pas content de son sort. L'aimable mieux vous avouer, d'ailleurs, que son infortune ne me donne pas du tout le mépris de la richesse.

Décidément, l'homme est mauvais. Je croyais, sans me flatter, pouvoir me ranger dans la catégorie de ceux qui souhaitent le bonheur de leurs semblables.

Erreur, grave erreur ! Je me découvre une âme de cannibale, une mentalité de sauvage, et lorsque j'examine le cas Rockefeller, la brute que nous portons en nous reprenant le dessein. Jusqu'à ce jour, je me suis tenu des dettes et des souffrances humaines, mais je dois reconnaître que je ne puis pas imaginer ce qui pourrait m'émouvoir par rapport au milliardaire américain. Il est tellement au-dessus de nous, tellement fort que toutes les canailles doivent se tenir à sa cuirasse de banknotes et que je me refuse à compter sa douleur à lui avec ma douleur à moi.

Il me faut faire un grand effort pour maintenir ma raison raisonnable intacte, admettre que ce roi de je ne sais quel produit puisse être bête comme le commun des mortels. Avec tout d'argent n'avoir qu'un bon sens, c'est une anomalie, convenez-en ; avoir gagné tout cet or, avec deux bras, deux bras seulement et deux yeux aussi, comme vous et moi, cela me paraît bizarre, étrange, et même, comme M. Rockefeller à six mètres de haut, quinze ans, quarante ans, un ventre de la capacité d'un foudre que je trouverais cela beaucoup plus rationnel que de le savoir taillé comme tout le monde, pourvu d'un estomac fonctionnant assez mal, constamment occupé à digérer les interviewers acharnés à sa poursuite.

Voilà, paraît-il, les deux maux dont souffre le plus extraordinaire Américain : l'estomac et l'interview.

Etrange interview, j'en conviens, peut-être parfois une chose désagréable. Mais l'interviewer est peut-être plus intéressant que l'interviewé, et comme ceux de mes confrères qui se livrent à cet exercice ont parfois, eux aussi, de digestions difficiles, ils se trouvent beaucoup plus à plaindre que M. Rockefeller.

A tout prendre, j'admire le sort qui le tourmente avec beaucoup d'indulgence, convenez-en.

Bien que l'état de sa fortune ne nous donne pas une très fière idée de la justice, je dois reconnaître que tout n'est pas injuste dans ce monde. Le milliardaire américain souffre de son or comme d'autres de leur graine ; il a les mouvements difficiles. Parti de New-York pour venir passer quelque temps à Paris, notre badauderie et notre curiosité viennent de le régaler dans une discrète villa de Compiègne et des domestiques vigilants tiennent la garde contre les journalistes trop indiscrets. M. Rockefeller redoute — toute proportion gardée — l'interview comme les souverains les bombes.

Toutes les situations ont leur mauvais côté et le demandeur que pouvait bien créer de l'homme heureux du conte, celui qui n'avait pas de chemise ? De ne pas manger le lendemain, sans doute, simplement.

Une confrère ingénieux qui voulait quand même causer avec l'homme trop riche lui a

fait tenir un chèque de cinq mille francs pour un quart d'heure de conversation. C'est, en effet, à peu près le prix du temps de M. Rockefeller. Le chèque a été refusé et l'audacieux journaliste est bien persuadé qu'il a offert de payer les plus forts appointements qui se gagnent dans le monde.

Tirons-le de son erreur. Le roi de la malle, en ce qui concerne de fer vient d'être avancé non pas par un homme, mais par un cheval, ce qui ne saurait passer pour une constance consolante.

« Spearmin », premier du Grand-Prix de Paris, a gagné sa victoire en trois minutes dix-huit secondes et cet effort lui a rapporté trois cent mille francs environ.

Comparé avec cette bête dont Buffon avait bien raison de dire qu'elle était la plus noble conquête de l'homme, notre isolé de Compagnon n'est plus qu'un chétif restier bien né, d'este, bien pauvre, un vulgaire gagne-petit.

En suivant un raisonnement rigoureusement arithmétique pour demander, durant deux minutes, à « Spearmin » son avis sur l'importance de la conquête de la plus noble conquête de l'homme, notre isolé de Compagnon n'est plus qu'un chétif restier bien né, d'este, bien pauvre, un vulgaire gagne-petit.

dernière Heure

La Révolution en Russie

LES GREVES

Pétrobourg, 16 juin. — Par suite de nouveaux grèves possibles, le nombre de troupes stationnées dans les quartiers ouvriers de Saint-Petersbourg a été augmenté.

Des messages télégraphiques de Moscou et de jours nous montrent que la situation est très incertaine dans cette ville. Des démonstrations dans les rues ont lieu chaque jour, mais jusqu'à présent, il n'y a pas eu de collision grave avec la police.

Les massacres de Juifs

UNE VERSION OFFICIELLE

On communique la note officielle suivante :

— En raison de la surexcitation publique qui règne à Biélostok, surtout après le meurtre du maître de police Dernaïchoff, le gouvernement, prévoyant des désordres pendant les processions religieuses du 14 juin, prit d'accord avec les autorités militaires, blanches et rouges, et catholiques, que les manifestations de la tranquillité. On avait appelé du camp des troupes à raison d'un bataillon et demi par chaque corps d'infanterie. Plusieurs escadrons avaient été postés sur certains points de la ville pendant les processions orthodoxes et catholiques que les manifestants troublèrent quand même.

Durant le défilé, auquel participait une foule énorme venue des environs de la ville, des coups de feu furent tirés de plusieurs maisons juives. Il est impossible d'indiquer le nombre des tués et des blessés. Parmi les tués se trouvent trois femmes et deux enfants qui portaient des images saintes.

Deux bombes, qui n'ont causé aucun dégât, ont été lancées sur la place du Bazar, à cinquante pas de la procession.

Ces agissements criminels excitèrent les passions et les ouvriers, blessés dans leurs sentiments religieux, à sévir contre plusieurs personnes qui s'enfuyaient dans les maisons d'où l'on avait tiré, puis à assaillir d'autres maisons juives.

L'intervention des troupes et l'arrivée immédiate du gouverneur de Grodno permit de rétablir l'ordre et de disperser les manifestants indignés.

Le rapport du gouverneur annonce que les désordres ont cessé hier au soir ; mais ils se répètent ce matin avec une nouvelle intensité. Plusieurs bombes ont été lancées.

Biélostok en flammes

Berlin, 16 juin. — La société de secours aux Israélites allemands a reçu un télégramme de Biélostok daté de ce jour, dans lequel on apprend que la ville de Biélostok est en flammes.

Cette nouvelle à laquelle manque encore confirmation de source autorisée doit être accueillie sous toutes réserves.

Revoltantes atrocités

Une autre dépêche donne les renseignements suivants sur la situation à Biélostok :

Le *Soubour Boudari* a été totalement brûlé ; le pillage des maisons et des magasins juifs continuait encore ce matin. Des batailles ont eu lieu dans les rues entre les habitants et les troupes. De nombreux Juifs polonais ont été tués, et des soldats ont été tués ou blessés. Des renforts sont attendus de l'armée et de Gidrod. Près des gares de Lepi et de Staravodice, les magasins juifs ont été pillés ; leurs propriétaires fouettés et quelques hommes ont été tués. Aux dernières nouvelles on annonce que le nombre des tués serait de 200 et celui des blessés de 500.

D'autre part, un télégramme d'Odessa : Les Juifs de Kischineff d'Elisabethgrad et de Kremont Ghoug ayant appris qu'un complot était organisé contre eux et leur propriété se sentant abandonnés leurs biens. Toutes les maisons de commerce in-

même ne pourrait s'offrir qu'une fois tous les trois jours, s'il y voulait consacrer la totalité de ses revenus.

Ma supposition est absurde, m'allez-vous dire. C'est certain, mais pas plus cependant que ne l'est la fortune de notre peu intéressant Américain ; c'est là que j'en voulais venir.

Lorsque l'on constate ces situations misérables, il faut s'empêcher d'en rire, sans peur crainte d'en pleurer, mais de s'en indigner. Je fais sans doute une concession à la colère la plus légitime en comparant la fortune Rockefeller à la fortune de « Spearmin ». Le cheval est un hasard heureux et si le sort injuste a donné l'avantage à ses jambes sur les bras de tous les travailleurs, sa veine, du moins, ne fait de mal à personne.

En pourrait-on dire autant de ces capitaux, raçon certain du labeur ? Imaginer un peu ce que tous ces millions représentent de peines, de misères et de ruines. Un ogre prend tout cela, il se gave à pleine bouche, sans craindre d'être dévoré. Après quoi, il déclare que la vie a bien ses désagréments.

Nous le savons... mieux que lui...

J.-M. GROS.

Phosphorescence de la mer

Paris, 16 juin. — On signale l'apparition d'un phénomène remarquable de phosphorescence dans l'Adriatique ; ses eaux deviennent lumineuses et prennent des reflets phosphorescents prestigieux.

Ce n'est pas la première fois que l'on observe ce phénomène, mais l'expression désigne le nom de « maladie de l'Adriatique ». Il n'y a pas du tout de « maladie » à l'Adriatique. On observe souvent cette phosphorescence dans les mers de Chine et de l'Océan Indien.

On peut la voir se produire chaque année à cette sur les canaux qui relient l'étang de Thau à la mer.

La phosphorescence est causée par la présence d'une infinité de petits « protozoaires » lumineux, sortes de « vers lumineux » de la mer ; ils constituent parfois une masse de mucosité assez importante, à la surface de la mer, pour gêner les pêcheurs en se collant aux mailles de leurs filets. Il s'y joint aussi de grandes quantités de « méduses » dont la masse gélatineuse suivant l'expression des marins, « écrase » l'hélice des navires.

On n'est point à la présence d'un phénomène de décomposition, par suite proprement dit, et l'on ne saurait s'en inquiéter. La phosphorescence de la mer est très fréquente ; elle n'est accompagnée d'aucun dégagement gazeux et ne doit son intensité qu'à une sorte de « radioactivité lumineuse » des protozoaires.

On la voit souvent sur nos côtes françaises au Havre, à Boulogne-sur-Mer. Elle prend souvent plus d'importance dans les mers du Nord et dans celles qui sont confinées par leur situation géographique comme l'Adriatique, dont les eaux sont plus salées que celles de la Méditerranée et dont les marées sont de très faible amplitude.

Dépêches en chemin de fer

Paris, 16 juin. — La compagnie d'Orléans va réaliser une intéressante innovation dans ses trains rapides qui circulent chaque jour entre Paris et Bordeaux, Paris et Nantes et Paris et Clermont-Ferrand. Elle va permettre aux voyageurs d'être tenus au courant de la train même, au fur et à mesure de son parcours, de nouvelles du jour, des cours de la Bourse, etc.

C'est ainsi qu'au départ de Paris, à neuf heures quarante-cinq du matin, les voyageurs trouveront affichées dans chaque voiture les feuilles de l'agence Havas. J'ont les dernières dépêches de la matinée.

Puis, au passage à Poitiers, vers deux heures, seront affichés des dépêches émanant des cours d'ouverture de la Bourse et des principales informations de la matinée. Enfin, à Angoulême, vers trois heures et demie, nouvelles dépêches donnant les cours de la Bourse de deux heures et les informations connues à cette heure. Le voyageur arrivera ainsi à Bordeaux à cinq heures du soir, ainsi bien renseigné que s'il n'avait pas quitté la capitale.

Le sens inverse, les dépêches seront affichées dans les voitures à Poitiers vers deux heures pour les voyageurs venant de Bordeaux, et à Saint-Pierre-des-Corps, vers trois heures et demie, pour ceux venant de Nantes.

Puis de nouvelles dépêches contenant les cours de clôture de la Bourse et les principales nouvelles de l'après-midi, seront affichées au passage aux Aubrais, à quatre heures quarante.

Les Agents des Postes

Une délégation chez M. Bérard. — Les revendications du personnel.

Paris, 16 juin. — M. Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux Postes et Télégraphes, a reçu aujourd'hui une délégation du Syndicat national des ouvriers des Postes et Télégraphes, chargée de lui présenter les revendications formulées par le Congrès tenu à Paris en mai dernier.

Ces revendications portent principalement sur la révision du conditionnement, le minimum des pensions et la situation des ouvriers de main d'œuvre exceptionnelle.

Au cours de l'entretien qui a été fort cordial, M. Bérard fait connaître qu'un certain nombre de ces revendications avaient déjà fait l'objet d'une étude spéciale de sa part et qu'il était disposé à en poursuivre la réalisation avec le même esprit de bienveillance dont les délégués venaient de se plaindre à reconnaître devant lui les bons effets ?

Nous le savons... mieux que lui...

J.-M. GROS.

Tremblements de terre

New-York, 16 juin. — Un télégramme de San Francisco à la « Tribune » de New-York annonce que deux nouvelles secousses de tremblement de terre ont été ressenties, hier soir, à 9 h. 40 : la direction des secousses était de l'Est à l'Ouest.

Le blanc de céruse

Paris, 16 juin. — Les membres de la Commission sénatoriale du Congrès du plomb ont reçu aujourd'hui le rapport de M. Pédidou, sur l'interdiction de l'emploi du blanc de céruse dans les travaux intérieurs de peinture en bâtiments.

Le rapporteur primitif de M. Treille, ne contenait aucune conclusion.

Celui de M. Pédidou conclut en faveur du texte voté par la Chambre, en y ajoutant qu'une interdiction sera allouée aux fabricants de céruse, proportionnellement au préjudice qui pourrait leur être causé par le vote de la proposition de loi.

La commission doit à nouveau délibérer sur cette dernière clause, mais on prévoit que la discussion du projet pourra venir à l'une des plus prochaines séances du Sénat.

Un père qui tire sur son fils

Nancy, 16 juin. — Depuis quelque temps, la famille Antoine, dont le père est cultivateur, était troublée par de fréquentes querelles qui éclataient entre le chef de famille et son fils Eugène, âgé de 24 ans.

Au moment où le fils rentrait à la maison, une violente discussion éclatait entre lui et son père.

Eugène Antoine, afin d'éviter une rixe, sortit de la maison en prenant la précaution de fermer derrière lui la porte de la maison afin que son père ne le poursuive pas.

Antoine père prit alors son fusil, qu'il chargea d'une cartouche contenant du plomb numéro 4, puis il se mit à la recherche de son fils, qu'il aperçut non loin de là. Lorsqu'il fut à environ trente-cinq mètres de lui, il le mit en joue et fit feu.

Antoine fils fut atteint au côté droit du corps, où plusieurs plombs se logèrent dans les chairs. Un docteur de Gérardmer, appelé, a déclaré que la blessure était heureusement sans gravité.

Anniversaire tragique

Paris, 16 juin. — M. et Mme Chevalier, marchands de faïence et de porcelaine, rue de la Reine-Blanche, fêtaient le vingt-troisième anniversaire de leur mariage.

Ils avaient, à cette occasion, invité à dîner plusieurs de leurs amis et le repas, après de vins généreux, fut, comme on le devine, excessivement gai.

A quatre heures, les convives se trouvaient encore à table et chantaient avec un tel entrain que tous les locataires de la maison profitaient de ce répit.

Cependant, un voisin immédiat des époux Chevalier, habitant sur le même palier, M. Pierre Loyer, employé de commerce, qui, malade depuis quelques jours, se trouvait incuvaincable par le tapage qui se faisait à côté de lui, frappé à plusieurs reprises contre la cloison qui sépare son appartement de celui de M. Chevalier.

M. Loyer voulait faire connaître à son voisin que le fait qui se passait chez lui était très bruyant.

Mais, voyant qu'il n'obtenait aucun résultat et que les chants continuaient, M. Loyer, impatienté, sauta de son lit, s'habilla sommairement et se rendit chez son voisin pour se plaindre.

M. Chevalier prit mal les observations qui lui étaient faites et, comme M. Loyer était lui-même très surexcité, les deux hommes après quelques explications fort vives, ne tardèrent pas à en venir aux mains.

La scène se passa sur le palier de l'escalier. Avant que les invités de M. Chevalier aient pu intervenir, les deux voisins se trouvaient aux prises. S'étant saisis à bras-le-corps, ils tombèrent tous deux d'une fa-

çon et malheureusement qu'ils vinrent rouler sur l'escalier jusqu'à l'étage inférieur.

Lorsqu'on les releva, on s'aperçut qu'ils étaient grièvement blessés.

M. Loyer portait une profonde blessure à la tête et avait une jambe cassée. M. Chevalier avait reçu deux coups de poignard.

On s'empressa d'appeler un médecin, qui, quelques instants plus tard, vint prodiguer ses soins aux blessés.

M. Chevalier, dont l'état était moins grave, a été laissé chez lui où il est actuellement soigné.

Quant à M. Loyer, il était dans un tel état que son transport à l'hôpital s'imposait.

Une voiture des ambulances s'est rendue à l'hôpital de la Pitié où il a été aussitôt admis.

On craint que ce malheureux ne survive pas à ses blessures.

Arrêté à la nage

Lorient, 16 juin. — Une étrange arrestation a eu lieu dans les flots, à 100 mètres de la côte de Lorient.

Un nommé Guégan, malfaiteur dangereux, était inculpé d'une vol très important commis tout récemment au préjudice de la marine de l'Etat à Lorient.

Il s'était embarqué sur une barque légère et se tenait constamment au large, bravant nuit et jour la force armée. Deux compagnons formaient son équipage.

La gendarmerie maritime détacha deux de ses meilleurs soldats, les gendarmes Dur et Legarrec, à la recherche de Guégan.

Or, ce matin, les deux gendarmes surpris Guégan débarquant avec ses deux compagnons. En apercevant les gendarmes, tous les trois prirent la fuite et se jetèrent à la mer et nagea vigoureusement vers son embarcation. Rio enleva rapidement sa tunique et se jeta derrière lui. Enfin, après une longue lutte, dans les flots, Guégan était emporté par le gendarme qui lui tenait le main au collet.

Le roi du Cambodge à Marseille

Marseille, 16 juin. — La municipalité a offert aujourd'hui au roi du Cambodge une promenade en automobile à Aix, au pont Requevoisin.

Après déjeuner, le roi, répondant au maire de Marseille, dit que son voyage sera un traité d'amitié qui fortifiera davantage les relations étroites et cordiales existant entre la France et le Cambodge.

En terminant le roi se félicita que la protection de la France lui ait valu de nombreux et récents avantages. Il est convaincu que ses bonnes relations avec la France assureront à son royaume un développement de plus en plus large de tous ses intérêts.

Le roi est rentré à Marseille à 6 heures, sans incident.

L'émigration italienne

Rome, 16 juin. — Le commissaire général de l'émigration, M. Reynaldi, a présenté au ministre des affaires étrangères son rapport annuel sur le service de l'émigration pendant la période avril 1905-avril 1906. Le rapport passe d'abord en revue le mouvement général des émigrés. Ce mouvement, en ce qui concerne l'émigration italienne avec les Etats d'Europe et les Etats transatlantiques, avait atteint, en 1905, d'après les chiffres donnés par la direction générale de statistique, le chiffre de 726.331 individus, contre 471.101 en 1904, 293.181 en 1905, et 152.103 en 1894. Les rapports font ressortir qu'il n'y a pas certainement en Europe un Etat qui ait jamais donné, depuis que dans le courant du XIX siècle, le courant d'émigration s'est formé et s'est porté vers les pays de l'Amérique et vers l'Australie, une proportion aussi élevée de personnes qui abandonnent leur patrie pour chercher du travail sur la terre étrangère.

De toutes les provinces italiennes qui concourent à ce mouvement, c'est certainement la Vénétie qui présente le chiffre le plus considérable ; les Abruzzes et la Calabre viennent ensuite.

Le courant le plus important des émigrés s'est dirigé, en 1905, vers les Etats-Unis, avec 310.702 individus. En France, ont émigré 38.002 Italiens et 7.051 en Algérie et en Tunisie.

Le fait que l'émigration se porte en même temps vers les pays européens et vers les pays transatlantiques est une particularité italienne.

Il faut toutefois observer que les émigrants des pays d'Europe ne quittent pas leurs pays nataux sans esprit de retour et qu'il y a au moment des travaux des champs surtout un mouvement de flux et de reflux qui se renouvelle périodiquement tous les ans.

Pour ce qui concerne l'émigration à long terme, il ne faut pas croire que les Italiens renoncent à l'espoir de revoir leur patrie, leur idéal est d'y retourner après fortune faite, et c'est ce qui explique les sommes considérables qui parviennent chaque année en Italie.

La Banque de Naples charge du service de dépôt et de transmission des épargnes des émigrants a fait en 1905, 183.000 remises d'argent, représentant 38.417.836 lire 39, contre 28.200.390 lire, 84 en 1904.

De cette somme, 21.700.330 lire 43 provenaient des Etats-Unis et 4.138.256 lire 35 de l'Argentine.

FEUILLETON DU 17 JUIN. — N. 93.

Bonheur des Autres

GRAND ROMAN CONTEMPORAIN
PAR
PAUL ROUGET

TROISIÈME PARTIE

XXI

La Vengeance

« Tu veux mêler ton futur beau-père à ces vilaines histoires ? »

— Le complot ?

— Est-ce cela ?

— Tu ne le trompes point.

— Pas mal... en vérité, tu as de l'imagination... non, rien.

— Et Rodolphe, très amusé, répéta :

— Pas mal... pas mal du tout.

— N'est-ce pas plutôt drôle. Tu espères que, une fois emprisonné, le comte reviendra à composition... Peut-être est-ce là un mauvais calcul.

Un éclair passa dans les yeux de Hugues.

— Pendant qu'il sera à couvert, sa fille, elle, n'aura plus de protecteur. Si je ne suis

pas un imbécile — et je ne fais de le pas en rien — quand il revient à moi, je serai arrangé de façon qu'il n'ait, cette fois, plus rien à me refuser, comprends-tu ?

Il eut un petit ricane qui amusa davantage Rodolphe, dont le cynisme, il faut le dire, égalait celui de son ami.

Hugues, lui, ne riait pas.

Le fils du baron reprit :

— Mais ce ne sera pas le moyen de te procurer l'amitié du comte.

— Bah ! de son amitié je n'ai cure, si je conserve l'amour de ma fille !

— Tout cela est fort bien, mais pour mêler le châtelain du Bois-Dormant à cette histoire de complot... pour le compromettre, la chose n'est pas aussi aisée que tu le penses.

— Tu n'as rien de mieux à me proposer, que le comte Lekda passait pour avoir des idées subversives ?

— Parfaitement, néanmoins ce n'est pas là un motif pour...

— Quel ?

— N'as-tu pas déclaré qu'on allait rechercher les gens qui secrètement soutenaient la Secte-Rouge, qui avaient des accointances avec elle... avec son chef ?

— En me révélant ces détails, tu me fournissais sans t'en douter, une arme terrible contre le comte Lekda.

— Que dis-tu ?

— Ceci ! tout à l'heure, en me rendant au Bois-Dormant, je me suis rencontré avec un grand vieillard qui sortait du château. Ce vieillard, sais-tu qui il est ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, il s'appelle Vareski, ou plus exactement, le comte Plewna.

— Au signalement fourni hier soir, à table, par ton père, tout de suite, j'ai reconnu... ?

— Parbleu ! Les beaux yeux de mademoiselle Loula ne me troublent pas au point de me rendre aveugle.

« Celui que, il y a deux heures, j'ai vu, quitte à le contredire, le comte Lekda, était certainement le chef de la Secte-Rouge. »

« Eh bien, si sa tête est mise à prix, il ne se cache guère. »

— Il ne peut pourtant ignorer l'arrêté pris contre lui.

— Il paraît qu'il a un fier courage !... C'en est une preuve.

Hugues ajouta :

— A présent, penses-tu qu'il existe un motif assez puissant pour décider la justice à s'occuper de ce complot ?

— Absolument. En faisant appel à ton concours, c'est un service très grand que je te demande. Je n'ai plus d'autre moyen pour arriver à mon but ! Que ferais-je, par ailleurs, de parvenir à séduire les domestiques de la maison ?

— Absolument. En faisant appel à ton concours, c'est un service très grand que je te demande. Je n'ai plus d'autre moyen pour arriver à mon but ! Que ferais-je, par ailleurs, de parvenir à séduire les domestiques de la maison ?

— Absolument. En faisant appel à ton concours, c'est un service très grand que je te demande. Je n'ai plus d'autre moyen pour arriver à mon but ! Que ferais-je, par ailleurs, de parvenir à séduire les domestiques de la maison ?

« Mais, qu'en son absence, le policier en question vienne aux Roches, et nous pouvons alors, peut-être, faire abouir tes desseins. »

Hugues serra avec effusion la main de son ami.

— Jamais je n'oublierai tout ce que je dois à ton amitié, dit-il.

Ils étaient arrivés au château.

Au dîner, ils parlèrent encore du comte Jean Lekda...

Le lendemain, le baron envoya, de Vienne, une dépêche à son fils.

« Suis obligé de demeurer cinq ou six jours capitale. Prends toutes mesures nécessaires par circonstances actuelles. Tenative de complot existe réellement. Représailles vont être exercées. Recevras, s'il est possible, un ou trois jours, visite d'un chef de la police. Facilité-lui enquête et tiens-toi à sa disposition. »

Baron RADZILL.

Rodolphe songea :

— Décidément Hugues a toutes les chances.

« La partie engagée par lui était folle. »

« Elle était perdue d'avance. »

« Or, voici que tout change. »

« Les présailles vont être exercées. Recevras, s'il est possible, un ou trois jours, visite d'un chef de la police. Facilité-lui enquête et tiens-toi à sa disposition. »

Baron RADZILL.

Rodolphe songea :

— Décidément Hugues a toutes les chances.

« La partie engagée par lui était folle. »

« Elle était perdue d'avance. »

« Or, voici que tout change. »

« Les présailles vont être exercées. Recevras, s'il est possible, un ou trois jours, visite d'un chef de la police. Facilité-lui enquête et tiens-toi à sa disposition. »

Baron RADZILL.

« Mais, qu'en son absence, le policier en question vienne aux Roches, et nous pouvons alors, peut-être, faire abouir tes desseins. »

Hugues serra avec effusion la main de son ami.

— Jamais je n'oublierai tout ce que je dois à ton amitié, dit-il.

Ils étaient arrivés au château.

Au dîner, ils parlèrent encore du comte Jean Lekda...

Le lendemain, le baron envoya, de Vienne, une dépêche à son fils.

« Suis obligé de demeurer cinq ou six jours capitale. Prends toutes mesures nécessaires par circonstances actuelles. Tenative de complot existe réellement. Représailles vont être exercées. Recevras, s'il est possible, un ou trois jours, visite d'un chef de la police. Facilité-lui enquête et tiens-toi à sa disposition. »

Baron RADZILL.

Rodolphe songea :

— Décidément Hugues a toutes les chances.

« La partie engagée par lui était folle. »

« Elle était perdue d'avance. »

« Or, voici que tout change. »

« Les présailles vont être exercées. Recevras, s'il est possible, un ou trois jours, visite d'un chef de la police. Facilité-lui enquête et tiens-toi à sa disposition. »

Baron RADZILL.

« Mais, qu'en son absence, le policier en question vienne aux Roches, et nous pouvons alors, peut-être, faire abouir tes desseins. »

Hugues serra avec effusion la main de son ami.

— Jamais je n'oublierai tout ce que je dois à ton amitié, dit-il.

Ils étaient arrivés au château.

Au dîner, ils parlèrent encore du comte Jean Lekda...

Le lendemain, le baron envoya, de Vienne, une dépêche à son fils.

« Suis obligé de demeurer cinq ou six jours capitale. Prends toutes mesures nécessaires par circonstances actuelles. Tenative de complot existe réellement. Représailles vont être exercées. Recevras, s'il est possible, un ou trois jours, visite d'un chef de la police. Facilité-lui enquête et tiens-toi à sa disposition. »

Baron RADZILL.

Rodolphe songea :

— Décidément Hugues a toutes les chances.

« La partie engagée par lui était folle. »

« Elle était perdue d'avance. »

« Or, voici que tout change. »

« Les présailles vont être exercées. Recevras, s'il est possible, un ou trois jours, visite d'un chef de la police. Facilité-lui enquête et tiens-toi à sa disposition. »

Baron RADZILL.

(A suivre)